



CHRISTOPH MARTIN WIELAND
OBÉRON

ALLIA

Obéron

CHRISTOPH MARTIN WIELAND

Obéron

Traduit de l'allemand par
D'HOLBACH FILS

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2014

TITRE ORIGINAL

Oberon

Le présent texte a paru pour la première fois en 1780 chez Hoffmann à Weimar. Une version en douze chants au lieu de quatorze a ensuite paru chez Göschen à Leipzig en 1796. C'est sur cette version-ci que d'Holbach fils s'est fondé pour sa traduction, initialement parue en 1800 chez Petit à Paris, puis reprise, sous une forme revue et corrigée chez C.L.-F. Panckoucke en 1825. Le présent ouvrage reproduit la première édition de cette traduction.

Anne Laure Sacriste, *Chute noire*, 2010. Graphite sur papier. 21 x 30 cm.

© Anne Laure Sacriste, pour le dessin de couverture. (Photo : N. Pfeiffer.)

© Éditions Allia, Paris, 2014.

CHANT PREMIER

MUSES! encore une fois sellez-moi l'Hippogriffe; je veux voyager dans les régions romantiques. Quel délire s'empare de mon imagination! qui a ceint mon front du bandeau magique? quel être a dissipé le brouillard qui voilait à mes yeux les merveilles du temps passé? Dans la mêlée, je vois briller le glaive du bon chevalier et le fer étincelant des païens: je vois la victoire passer alternativement d'un parti dans l'autre. En vain le vieux sultan rugit de colère, en vain des milliers de lances présentent leurs pointes menaçantes; le cor d'ivoire a fait entendre ses sons chéris... et tout à coup la fureur de la danse s'empare d'eux tous; ils tournent jusqu'à en perdre et l'haleine et les sens. Triomphe, chevalier, triomphe, la belle est à toi. Que tardez-vous? partez! les vents agitent les voiles: allez à Rome faire couronner vos nœuds par le saint pontife. Gardez-vous seulement de cueillir, avant le temps, un fruit bien doux, il est vrai, mais qui vous est encore interdit. Patience! le vent le plus favorable seconde votre fuite: deux jours encore, et vous verrez paraître les côtes dorées de l'Hespérie. Oh! fidèle Schérasmin, sauve, sauve-les, s'il est possible. – Mais, hélas! il est trop tard! ces âmes enivrées n'entendent pas même le tonnerre. Infortunés! où vous entraîne un seul instant d'oubli? Ah! l'amour peut-il entraîner dans des égarements si funestes? Dans quel abîme de douleurs les a-t-il précipités! Qui apaisera la colère du jeune demi-dieu? Voyez comme ils sont, ballottés par les flots! Leurs bras sont entrelacés, heureux encore par l'espoir de périr unis l'un à l'autre. Ah! ne vous en flattez pas! Trop irrité contre vous, Obéron vous refuse la mort, dernière et misérable consolation de l'être souffrant. Destinés à des tourments plus terribles, je les vois nus, sans secours, errer sur un rivage désert: une caverne est leur demeure, leur lit une poignée de roseaux secs ou

pourris ; leur nourriture, des mûres sauvages que la nature avare a parsemées çà et là sur des buissons arides. Dans leurs besoins pressants, ils n'aperçoivent, dans le lointain, la fumée d'aucune cabane, pas un être secourable, l'univers entier a conspiré leur perte.

Le courroux du génie n'est pas encore assouvi : leur misère n'est pas encore au comble ; elle entretient seulement leur flamme criminelle ; ils souffrent, mais ils souffrent ensemble. Qu'ils soient arrachés l'un à l'autre ! Ainsi tandis que le tonnerre gronde, que l'éclair brille, l'affreuse tempête sépare deux vaisseaux ; ils arrivent chacun dans un port différent, et là s'évanouit le faible espoir qu'ils avaient de se réunir. Cette infortune leur manquait encore. Ô toi qui fus naguère leur bon génie, leur ami ! dis-moi si les fautes que l'amour fait commettre méritent un tel excès de rigueur ! Malheur à vous ! je vois des larmes briller dans ses yeux : attendez-vous à tout ce qu'il y a de plus épouvantable quand Obéron pleure ! –

Muse, où t'entraîne ton imagination égarée ? Regarde, tes auditeurs sont troublés, interdits, et les prodiges que tu vois sont pour eux des mystères. Viens, prends place près de nous sur ce sofa, et, au lieu de crier : Je vois... je vois... ce que personne ne voit que toi, fais-nous tranquillement le récit de ces événements merveilleux. Nous sommes tous attentifs, les yeux ouverts, la bouche béante, et très disposés à nous laisser tromper, si ton imagination t'en fournit les moyens. – Hé bien soit : commençons.

Le paladin dont nous allons vous raconter les aventures pour vous divertir (s'il est possible), avait fait serment d'aller à Babylone. L'affaire qui l'appelait en cette ville était extrêmement périlleuse, même au temps de Charlemagne ; dans le nôtre, pas un seul chevalier ne s'exposerait à pareil danger pour la plus brillante renommée. Avant son départ, il se jette aux pieds de son oncle, le saint pontife de Rome, les arrose des larmes du repentir, après avoir, en bon chrétien, fait l'aveu de ses fautes.

“Mon fils, lui dit ce vénérable vieillard en lui donnant la bénédiction, l’aventure que tu vas entreprendre sera couronnée de succès; mais avant tout, à ton arrivée à Joppé, crois-moi, va visiter le saint tombeau.”

Le chevalier se prosterne, baise humblement sa pantoufle sacrée, jure d’obéir à ses avis, et part plein de confiance.

L’entreprise à laquelle l’empereur l’avait condamné était difficile; mais, avec l’aide de Dieu et de saint Christophe, il espère la mettre glorieusement à fin. Il débarque à Joppé, un bâton de pèlerin dans sa main, prend la route du saint tombeau, et sent redoubler son courage et sa foi. Il vole de là vers Bagdad, et se croit sans cesse au moment d’y arriver; mais il lui faut franchir auparavant plus d’une montagne escarpée, plus d’un désert, plus d’une épaisse forêt; et, malheureusement, la langue du pays lui était aussi inconnue que celle des bords de la Garonne l’était aux pauvres païens. “Est-ce là le chemin de Bagdad?” demande-t-il à tous les passants; et personne ne comprend la question. Conduit un jour au milieu d’une forêt, il y erre longtemps de droite et de gauche, poursuivi par l’orage et la pluie, obligé souvent de se frayer, avec son épée, un passage au travers d’épaisses broussailles. Il s’élance sur une colline pour observer les objets qui l’entourent. Malheur au pauvre chevalier! il ne voit que des bois. Plus il regarde et plus leur étendue s’accroît à ses yeux. Cet effet naturel lui paraît un prodige. Que va-t-il devenir, lorsque la nuit le surprendra dans ces lieux sauvages, dont en plein jour il lui semble impossible de trouver l’issue? Son inquiétude est au comble. Pas une étoile ne perce la voûte de la forêt. Il conduit du mieux qu’il peut son cheval par la bride, et se heurte à chaque pas la tête contre un arbre. Ce voile épais et sombre dont les cieux sont couverts, ce bois inconnu, et un bruit qui retentit pour la première fois dans ses oreilles – les affreux rugissements des lions descendus des montagnes, répétés par les rochers d’alentour, rendus encore plus terribles par le silence de la

nuit, — font trembler, pour la première fois, l'homme qui de sa vie n'avait tremblé. À ces accents épouvantables, il sent ses nerfs se détendre, un frisson glacé parcourt malgré lui tout son corps. L'aventure qui appelle sa valeur à Babylone ne peut même assoupir son effroi. À pied, l'épée nue à la main, tenant son cheval par la bride, il atteint enfin un sentier étroit, pratiqué dans les rochers. À peine il a fait quelques pas qu'il croit apercevoir, dans le lointain, une brillante lumière; son courage se ranime. Partagé entre le doute et l'espoir de rencontrer dans ces lieux sauvages une créature humaine, il dirige sa marche vers cette lueur, qui s'éteint et renaît tour à tour, à mesure que le sentier s'élève ou s'abaisse. Mais tout à coup, au milieu de roches entassées, une caverne s'offre à ses regards; de ce gouffre sombre jaillissent des feux pétillants; d'énormes pierres illuminées par eux présentent, dans l'obscurité de la nuit, des figures bizarres; les buissons en sont éclairés; ces feux pénètrent à travers les noirs intervalles des arbres, et prennent une teinte verdoyante. Notre chevalier, éprouvant tout à la fois un sentiment de crainte et de plaisir, s'arrête pour considérer cet enchantement.

Cependant, du fond de cet abîme sort une voix de tonnerre qui crie: *Arrête!* et tout à coup paraît aux yeux du jeune guerrier un homme d'une stature grossière, couvert d'un manteau de peaux de chats sauvages, cousues sans art et flottant à leur gré sur ses larges épaules. Une barbe touffue, mélangée de noir et de gris, pendait sur sa poitrine; dans sa main droite il portait, en guise de massue, une branche de cèdre assez pesante pour abattre d'un seul coup le plus vigoureux taureau. Le chevalier, que n'effraie ni l'homme, ni sa barbe, ni sa massue, commence à lui faire connaître, dans la langue de son pays, la seule qui lui soit familière, l'embarras dans lequel il se trouve.

“Qu'entends-je! s'écrie plein de joie le vieil habitant des forêts. Ô doux accents des rives de la Garonne! Le soleil

a déjà parcouru seize fois le cercle des étoiles sans que, jusqu'à cette heure, mes oreilles aient été frappées de ces sons enchanteurs. Noble chevalier, ce n'est pas pour me voir, sans doute, que vous avez pénétré dans ce repaire de bêtes farouches ; mais n'importe. Venez vous reposer, et contentez-vous des mets que la simple nature vous prépare de ses mains bienfaisantes. Le soleil apprête mes repas, et dans cette cave coule nuit et jour un vin qui ne trouble pas la vue."

Le héros, réjoui de cet accueil, suit son compatriote dans la caverne. Il y dépose, avec confiance, son casque et sa cuirasse. Dépouillé de son armure, il a l'air d'un jeune dieu. En voyant sa longue chevelure blonde flotter sur sa taille élégante, l'homme des bois demeure pétrifié d'étonnement, comme s'il eût été touché par la baguette d'Alquife.

"Oh, comme il lui ressemble ! s'écria-t-il enfin ; voilà son front, ses yeux, sa bouche et ses cheveux.

– À qui donc ? demanda le chevalier.

– Jeune homme, pardonnez ; un rêve d'un moment m'a retracé des temps plus fortunés, des temps bien doux, et bien amers aussi. Mais non, cela ne peut être ! Comme vous, cependant, il avait de beaux cheveux qui couvraient ses épaules ; en vous regardant, je crois le voir ; oui, voilà son image ; il avait seulement la poitrine plus large, et vos cheveux sont plus blonds que les siens. Vous êtes de mon pays, si j'en crois votre langage, et peut-être n'est-ce pas sans cause que vous ressemblez à ce bon maître que, loin de mes foyers, je pleure depuis seize ans dans ces forêts sauvages. Ah, mon destin a voulu que je lui survécusse ! Cette main a fermé ses yeux ; les miens ont versé de fidèles larmes sur sa tombe, et maintenant je le revois en vous : quel prodige !

– Le hasard en produit parfois de semblables, dit le chevalier.

– Cela se peut, reprit le vieillard : mais hélas ! l'attrait que je sens pour vous n'est pas une chimère. Refuserez-vous à Schérasmin la faveur de vous appeler par votre nom ?

– Mon nom est Huon, fils et héritier du brave Sigevin, jadis duc de Guyenne.

– Oh ! mon cœur ne me trompait pas, s'écrie le vieillard en tombant à ses pieds ; ah ! soyez mille fois le bienvenu dans ces lieux déserts et inhospitaliers, fils du pieux, du vaillant maître qu'à la fleur des ans j'ai secondé dans plus d'une aventure périlleuse et agréable. Vous bondissiez encore dans vos premiers vêtements, lorsque nous fîmes vœu d'aller visiter le saint tombeau. Qui aurait pensé alors que, dix-huit ans après, nous nous retrouverions dans les rochers affreux du Liban ? C'est à tort que le voyageur qui, dans la nuit, voit disparaître la dernière étoile, se désespère. Mais pardonnez, seigneur, la joie m'entraîne malgré moi ; j'aurais dû d'abord vous demander quel vent impétueux vous a poussé dans ces climats."

Sire Huon, fatigué du voyage, s'assied près du foyer, sur un banc de mousse, le vieillard à ses côtés. Un rayon de miel, quelques dattes sèches, une onde fraîche et pure qui jaillit du rocher voisin, réparent bientôt ses forces épuisées. Il commence ensuite le récit de ses aventures à son hôte, qui ne peut se lasser de le regarder, et retrouve sans cesse dans ses traits quelque chose qui lui rappelle son ancien maître. Il lui raconte d'une manière un peu emphatique, suivant l'usage de l'aimable jeunesse, comment la duchesse sa mère l'avait fait élever à la cour (seul lieu propre à l'éducation d'un prince), instruire dans tous les devoirs de la chevalerie ; avec quelle rapidité s'étaient envolés les doux rêves de l'enfance ; comment, dès qu'un léger duvet eut paré ses joues, il fut appelé à Bordeaux pour y être, en grande pompe, investi de son duché ; comment il passa, sans s'en douter, deux années entières dans le luxe, les festins, les plaisirs de la chasse, et dans les tournois, jusqu'au moment où Amory, l'ennemi de sa maison, l'eut méchamment et en secret noirci auprès de l'empereur, dont son père avait dédaigné la protection ;

comment Charles, sous les apparences de l'amitié, l'avait attiré à sa cour, pour recevoir son hommage. Il lui raconte les embûches que lui dressa le baron de Hautefeuille. Cet homme rusé, de concert avec Charlot (le second fils de Charlemagne, le plus méchant petit prince de toute la chrétienté, et qui convoitait les états de Huon), avait formé le projet de le faire mourir pendant qu'il se rendrait à la cour; et, dans ce dessein, tous deux l'avaient guetté un matin dans la forêt de Montlhéry.

“Mon frère Gérard, dit-il, voyageait avec nous. Cet enfant plein d'ardeur, son faucon sur le poing, s'écarta de nous à notre insu, pour se livrer aux plaisirs de son âge. Il lâche son oiseau, court après lui; et nous, sans défiance, nous suivions tranquillement notre route, quand soudain des cris plaintifs frappent nos oreilles. Nous volons aux lieux d'où ils partent, et nous trouvons Gérardin renversé de cheval, étendu sur la terre, tout couvert de sang et de poussière. Un page, qu'aucun de nous ne reconnut pour Charlot, se tenait près de lui, dans le dessein de l'achever; à ses côtés était un nain avec le faucon. Enflammé de colère, je lui crie: “Barbare! que t'a fait cet enfant désarmé pour le traiter ainsi? Retire-toi; et si tu as encore l'audace de le toucher du doigt seulement, mon bras, secondé par ce glaive, saura t'en punir.

– Ah te voilà! me répondit-il, c'est toi que je cherche. Il y a déjà longtemps que mon cœur, altéré de vengeance, brûle de s'abreuver de ton sang. Si tu ne me connais pas, apprends que je suis le fils de Thiéry, duc des Ardennes. Ton père Sigevin (puisse le ciel ne le lui pardonner jamais!) ton père a, dans un tournoi, remporté, par artifice, la victoire sur le mien, et ce n'est que par la fuite qu'il a pu se soustraire à sa fureur; mais j'ai fait serment de le venger, et ta tête va me dédommager de la sienne.”

“Disant ces mots, il s'élançait sur moi. Ne pouvant m'attendre à une action si déloyale, je n'étais point armé de

ma lance. Mon bras gauche, que j'enveloppai à la hâte dans mon manteau, para heureusement le coup qu'il allait me porter, et, du pommeau de mon épée, je lui en portai un si violent, qu'il en perdit aussitôt la respiration. En un mot, il tomba pour ne plus se relever, et bientôt la forêt se remplit de cavaliers ; mais cette troupe timide n'avait nulle envie de venger le trépas de cet audacieux. Pendant que nous pansions les blessures de mon frère, ils se tinrent éloignés et en silence ; et, dès que nous disparûmes à leurs yeux, ils placèrent le cadavre sur un cheval, et le conduisirent au palais de l'empereur.

“Ignorant sous quel aspect mon action lui serait présentée, je continuai ma route sans m'inquiéter de l'avenir. Nous arrivâmes. Mon vieil oncle, l'abbé de Saint-Denis, homme d'une haute sagesse, nous assura, d'après ce qu'il avait ouï dire, que nous serions bien reçus, et que tout irait au gré de nos désirs ; mais au moment qu'on allait se mettre à table, Hautefeuille s'arrêta devant le palais avec le corps de Charlot. Douze jeunes garçons, couverts de crêpes noirs, le portèrent au haut des degrés. À ce spectacle chacun resta muet et immobile. Le cortège s'avance, les portes s'ouvrent et les douze spectres déposent au milieu de la salle une civière couverte de linges souillés de sang. L'empereur pâlit, nos cheveux se hérissent : je crus être frappé de la foudre. Cependant, Amory paraît ; il soulève le voile sanglant qui couvrait le cadavre. “Voilà ton fils, dit-il à Charles, et voilà le téméraire qui vient de plonger dans le deuil et l'empire et toi. Le destin a voulu que j'arrivasse trop tard. Ton fils, trop peu défiant, a vu trancher ses jours dans une forêt, par un assassin, et non au champ d'honneur, par la main d'un chevalier, comme doit périr un héros.”

“Malgré les chagrins que ce méchant Prince causait à son père, il n'en était pas moins son fils, son propre sang. Charles resta d'abord immobile, puis, tout à coup, se précipitant sur son corps, il s'écria du ton le plus

douloureux : “Ô mon fils, mon cher fils !” Son désespoir, ses accents paternels déchirèrent tellement mon cœur que dans cet affreux moment j’aurais donné le plus pur de mon sang pour rendre Charlot à la vie. “Daignez m’écouter, Seigneur, m’écriai-je, mon crime fut involontaire. Il s’est fait passer pour le fils du Duc des Ardennes, il a frappé cet enfant qui n’avait point provoqué sa colère, il a cherché par ses discours à ternir l’honneur de mon père, et sans que je m’y attendisse il s’est élancé sur moi comme un meurtrier. Seigneur, je vous le demande, quel homme fût demeuré insensible à tant d’outrages ?”

“Ce discours enflamme le courroux du vieux Charles, il s’arrache du cadavre de son fils, lance sur moi des regards furieux, saisit le fer des mains d’un de ses gardes, et m’en aurait percé, si les princes qui l’entouraient ne l’eussent retenu. Aussitôt l’ordre des Chevaliers s’agite, s’empresse, et l’éclat de cent glaives étincelants semble réveiller dans tous les cœurs la soif du sang. Les voûtes du Palais retentissent de cris affreux, elles en sont ébranlées, les mots de meurtre, de trahison sont dans toutes les bouches ; on eût dit que les langues allaient de nouveau se confondre. On s’irrite, on se heurte, on menace. L’abbé de Saint-Denis, que la robe de Saint-Benoît met seul à l’abri des outrages, se jette au milieu des épées, son scapulaire en main. “Respectez en moi, s’écrie-t-il d’une voix forte, le saint dont je suis un des enfants ! Au nom du Dieu que je sers, je vous commande la paix.” – Son air, et le ton dont il prononça ces mots auraient fait rentrer dans le devoir des païens mêmes. Le tumulte s’apaise, le calme renaît, les poignards et les épées rentrent dans leurs fourreaux. Alors l’Abbé fait à l’Empereur le récit exact de l’événement. La persuasion était sur ses lèvres ; mais hélas ! le corps du fils est là et crie vengeance ! “Voyez ce cadavre, s’écrie le malheureux père, et prononcez la sentence à l’assassin de mon fils, prononcez-la pour moi. Oui, mon fils, son sang apaisera tes mânes irrités ! Qu’il